IL CORPO MALATO

Di **Georges Rodenbach** (1855-1898, simbolista belga) Isabella Becherucci offre la prima versione italiana di *Le malade souvent...* (da *Poètes d'Aujourd'hui, Morceaux choisis* a cura di Ad. Van Bever e Paul Léautaud, Paris, Mercure de France 1910).

LE MALADE SOUVENT...

Le malade souvent examine ses mains,
Si pâles, n'ayant plus que de gestes bénins
De sacerdoce et d'offices, à peine humaines;
Il consulte ses mains, ses doigts trop délicats
Qui, plus que le visage, élucident son cas
Avec leur maigre ivoire et leurs débiles veines.

Surtout le soir, il les considère en songeant
Parmi le crépuscule, automne des journées,
Et dans elles, qui sont longues d'être affinées,
Voit son mal comme hors de lui se prolongeant,
Mains pâles d'autant plus que l'obscurité tombe!
Elles semblent s'aimer et semblent s'appeler;
Elles ont des blancheurs frileuses de colombe
Et, sveltes, on dirait qu'elles vont s'envoler.
Elles font sur l'air des taches surnaturelles
Comme si du nouveau clair de lune en chemin
Entriat par la fenêtre et se posait sur elles.
Or la pâleur est la même sur chaque main,
Et le malade songe à ses mains anciennes;
Il ne reconnait plus ces mains pâles pour siennes;
Tel un petit enfant qui voit ses mains dans l'eau.

Puis le malade mire au miroir sans mémoire
- Le miroir qui concentre un moment son eau noire -
Ses mains qu'il voit sombrer comme un couple jumeau;
O vorace fontaine, obstinée et maigrie,
Où le malade suit ses mains, dans quel recul!
Couple blanc qui s'enfonce et de plus en plus nul
Jusqu'à ce que l'eau du miroir se soit tarie.
Il songe alors qu'il va bientôt ne plus pouvoir
Les suivre, quand sera total l'afflux du soir
Dans cette eau du profond miroir toute réduite;
Et n'est-ce pas les voir mourir, que cette faite?

Spesso il malato si esamina le mani
così bianche, dai soli gesti
benedetti e consacrati dal rito,
appena umani, le dita delicate
che più del volto dicono,
per l'avorio magro e le vene deboli.

Soprattutto la sera le osserva
sognando, nel crepuscolo, l'autunno
dei giorni, e in quelle, lunghe ed affinate,
vede il male fuori di sé proteso,
mani sempre più pallide
quando la tenebra scende!
Sembrano amarsi e sembrano chiamarsi;
hanno il candore freddo di colomba:
sciolte, forse, prenderebbero il volo.
Segnano nell'aria macchie divine
come se un nuovo chiaro di luna in cammino
dalla finestra vi si posi sopra.
Lo stesso bianco è su ciascuna mano:
sogna il malato le sue mani antiche
e non riconosce più quelle mani
bianche; così un bambino che si guarda
le mani nell'acqua.

Poi il malato si specchia in quello specchio
che non ha memoria - ora raccoglie
la sua acqua nera - e vede le mani
affondare come due gemelli.
Avido fonte, caparbio e sminuito,
dove il malato segue le sue mani,
in quale declino! La coppia bianca
sprofonda pian piano sempre più
e poi nulla, ormai senz'acqua lo specchio.
Sogna allora di non poterle più
seguire quelle mani, quando in questa
poca acqua dello specchio profondo
sarà pieno l'afflusso della sera.
Questa fuga non è forse
vederle morire?

[trad. Isabella Becherucci]